1

– On va crever de faim si on reste ici, dit mon père d'un ton catégorique.

J'agrippe le poignet d'Aai*, avec la même fermeté.

– Tu veux qu'on déménage à Bombay, Baba** ? demandé-je.

L'excitation et l'appréhension me font tourner la tête comme si j'avais grimpé jusqu'à la cime d'un cocotier.

– Oui, Gopal.

Aai fronce les sourcils, faisant plisser son grand *bindi* rouge.

– On ne peut pas abandonner notre *desh*, la terre de nos ancêtres, murmure-t-elle.

Je suis en présence de deux courants contraires : Aai a peur de partir et Baba, de rester.

J'envie l'insouciance des jumeaux, Sita et Naren, qui jouent dehors avec leurs amis. Ils n'ont que six ans et sont

* Mère.
** Père.

trop jeunes pour comprendre tout ça. Moi, j'en ai onze, et depuis trois ans Baba et Aai ne me cachent rien de nos problèmes.

Baba roule des yeux ronds.

– Au village, nous ne posséderons jamais rien d'autre que cette paillote aux murs en torchis et au toit en frondes de palmier. Alors qu'en ville…

Son regard se pose sur le visage arrondi d'Aai et son expression s'adoucit.

– Nous avons perdu notre ferme et jamais nous ne la récupérerons. Il y a plein de travail en ville et bien payé, se justifie-t-il. Nous y mangerons à notre faim.

Aai se détourne, entortillant nerveusement l'extrémité de son sari autour de son doigt.

– Sans famille et sans amis, on s'y sentira bien seuls.

Je n'ai jamais vu Aai aussi terrifiée.

– Ne t'inquiète pas, nous serons ensemble, la rassuré-je en passant mon bras autour d'elle.

Elle secoue la tête.

– Ce ne sont pas les gens qui manquent en ville, s'impatiente Baba. Nous nous y ferons des amis, c'est sûr.

Il prend une profonde inspiration.

– Je serais bien parti seul, mais je ne peux pas vous laisser : notre créancier s'en prendrait à vous.

Baba se tourne vers la fenêtre et Aai reste muette.

Il a raison. S'il s'en va, le prêteur harcèlera Aai, m'obligera peut-être à travailler pour lui. Et puis, Baba nous manquerait trop. Mieux vaut partir tous ensemble.

Bombay effraie Aai, mais pas moi. Cette ville n'a rien de monstrueux : un ami à moi, Mohan, y est allé l'année dernière. Il m'a raconté qu'il y a là-bas des stars de cinéma, des immeubles qui s'élèvent jusqu'aux nuages, des marchés plus grands que notre village, des voitures rutilantes, des bus à deux étages, et qu'on y parle des dizaines de langues. Ça me plairait tellement de voir ce que renferment les vitrines des magasins, d'observer les gens et d'apprendre d'autres langues. Grâce à Mohan, je connais déjà quelques mots qu'on emploie là-bas : *khajoor*, qui veut dire « idiot », *bindaas*, qui signifie « insouciant ».

Comme beaucoup d'autres villageois, nous n'avons plus de terre à cultiver et il n'y a rien d'autre à faire ici. C'est différent en ville. Et puis nous sommes pauvres, aussi pauvres qu'un *pipul* dénudé par l'automne. Cela fait des mois que la faim a élu domicile dans nos ventres vides.

Dans notre champ, nous faisions pousser du *bajra,* du blé*,* et des oignons. J'adore le pain à la farine de *bajra* et aux oignons fraîchement cueillis, qu'on trempe dans le sel et le poivre. Le festin, c'était quand Aai préparait des épinards et des pommes de terre, ou du poisson épicé avec du riz. Et puis, on trouvait des tas de choses dans les bois, comme les *gorus-chinch*, ou tamarins, les mangues et les goyaves sucrées que je cueillais.

Baba a toujours travaillé dur et payé ses factures en temps et en heure, et puis tout a basculé l'année où il a beaucoup plu, il y a deux moussons de cela : la récolte d'oignons a été exceptionnelle pour tous et les prix se

sont effondrés. Baba n'a pas pu rembourser l'argent qu'il avait emprunté pour acheter les semences et l'engrais. L'an dernier, en plus de la ferme, Baba a cassé des pierres dans une carrière et Aai a porté les bagages des touristes à Matheran, la station de montagne voisine. Mais une fois payés les intérêts de notre dette, il nous restait à peine de quoi faire taire nos cinq ventres affamés.

C'est alors que Naren a attrapé froid et Aai a dû rester à la maison pour s'occuper de lui. Une semaine durant, elle lui a donné du lait chaud au curcuma et du thé au gingembre, mais son rhume a dégénéré en une vilaine toux avec une forte fièvre, et il a fallu l'emmener chez le médecin. La consultation et les médicaments coûtaient cher : les comprimés étaient quatre fois plus petits qu'une graine de *gorus-chinch*, mais ils valaient presque un mois du salaire de Baba et nous avons dû emprunter encore plus d'argent. À la fin de l'année, Baba a vendu l'exploitation pour payer le prêteur.

Nous avons tous pleuré ce jour-là – même Baba, et il n'a plus ouvert la bouche pendant une semaine. Pourtant, cette vente n'a servi à rien : les dettes ont continué de s'accumuler. Et à présent il n'y a plus de ferme pour nous nourrir. Nos créances sont comme la faim qui tiraille nos estomacs et les intérêts comme la nourriture que l'on ingurgite – juste de quoi tenir sans qu'on n'en voie jamais le bout.

Baba s'éloigne de la fenêtre et rompt le silence.

– Je trouverai du travail dès notre arrivée, dit-il, planté

devant Aai. Toi aussi. Pense à nos enfants : tu veux qu'ils croupissent ici ?

– Et notre village, nos…

Il ne la laisse pas terminer.

– Le village continuera d'exister, avec ou sans nous.

– Nous reviendrons, dis-je.

Aai serre l'extrémité de son sari autour de son doigt.

– Sans doute pas avant longtemps.

Baba roule les yeux en pointant le sol du doigt.

– À quoi bon revenir de toute façon ? Il n'y a rien ici, à part un sol pierreux et un fatras de racines ! Où une bonne récolte finit par se retourner contre nous. Bombay est faite pour nous. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle *maha nagari*, la grande ville.

Baba veut-il donc quitter le village pour toujours ? Je serre les poings pour contenir ma tristesse et ma colère.

– N'oublie pas qu'on l'appelle aussi *mayavati nagari,* la cité des illusions, rétorque Aai.

Baba fait les cent pas dans notre petite maison aux murs en torchis. Dans un coin se trouve notre cuisine, les casseroles et les assiettes, ainsi que le poêle en argile où brûle le bois. Dans un autre, nos vêtements soigneusement pliés s'empilent sur une boîte en carton. Nous dormons dans le fond, où sont entassées nos couvertures.

Je regarde les mains de Baba, jointes derrière son dos : abîmées et rougies, elles sont couvertes de croûtes. Quand il ne s'occupait que de l'exploitation, elles étaient calleuses mais pas aussi mal en point. En cassant des pierres